



## Revue Française de Civilisation Britannique

French Journal of British Studies

XXI-2 | 2016

Economic Crisis in the United Kingdom Today: Causes and Consequences

---

### Compte rendu de *La prison des pauvres : L'expérience des workhouses en Angleterre.*

Corinne M. Belliard

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/1109>

DOI : 10.4000/rfcb.1109

ISSN : 2429-4373

#### Éditeur

CRECIB - Centre de recherche et d'études en civilisation britannique

#### Référence électronique

Corinne M. Belliard, « Compte rendu de *La prison des pauvres : L'expérience des workhouses en Angleterre* . », *Revue Française de Civilisation Britannique* [En ligne], XXI-2 | 2016, mis en ligne le 05 octobre 2016, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/1109> ; DOI : 10.4000/rfcb.1109

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Revue française de civilisation britannique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Compte rendu de *La prison des pauvres : L'expérience des workhouses en Angleterre.*

Corinne M. Belliard

---

## RÉFÉRENCE

Jacques Carré, *La prison des pauvres : L'expérience des workhouses en Angleterre*, Paris, Vendémiaire, 2016, 544 p.

- 1 La couverture en noir et blanc très suggestive du livre de Jacques Carré nous plonge immédiatement dans une *workhouse* londonienne où ont été retenus des pauvres vers 1900. Les sources utilisées par l'auteur : le règlement des *workhouses*, les comptes rendus d'émeutes, les sermons de charité, les théories économiques, les discours philanthropiques, les rapports d'enquêtes, les brochures socialistes, les textes de loi, les écrits autobiographiques, montrent qu'il connaît bien le terrain. On peut y retrouver toutes les réflexions sur la pauvreté urbaine. Son projet consiste à porter à la connaissance des historien(ne)s une spécificité britannique qui est la longévité des *workhouses*. Pour expliquer la durée des *workhouses*, il ne peut pas échapper à la description afin de permettre aux lecteurs d'entrer dans une histoire particulière. Il nous fait part du point de vue des moralistes, des utopistes, des radicaux puis développe une analyse sur l'inclusion ou l'exclusion des indigents dans les *workhouses*.
- 2 L'historique des *workhouses* commence au XVI<sup>e</sup> siècle, période pendant laquelle les Anglais se plaisent à porter des jugements sévères sur les pauvres. Le problème de l'indigence n'est pas alors technique ou économique, mais moral. Il s'agit de personnes qui se distinguent moins par leurs ressources que comme des êtres moralement déviants, débauchés, des pauvres par impotence, par accident ou incurie. Il revient alors aux responsables de bonne moralité de les mettre au travail. Cette obligation s'applique dans les villes où se concentrent les pauvres. A Bristol, l'ambition est autrement plus moraliste

dans la mesure où il importe de faire fructifier le travail des pauvres dans les *workhouses* et de glisser vers le mercantilisme. Dans le *Buckinghamshire*, Matthew Marryott repense la gestion des *workhouses* en reconfigurant à la baisse les coûts des établissements pour les contribuables. Cette méthode Marryott allie, en réalité, labeur, vertu et aussi religion, réorganisation paroissiale. Les idées ne manquent pas pour résoudre le problème de la pauvreté. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'exemple le plus emblématique est celui de la *workhouse* de *St Giles-in-the-Fields* à Londres. La volonté y est de punir les réfractaires au travail, de mettre en place un salaire de délation et de traiter de façon cruelle les indigents. Les derniers lieux cités où s'opère cette tentative morale du traitement des pauvres, sont les hôpitaux et les hospices. Rivaux des *workhouses*, ces établissements accueillent uniquement les pauvres méritants empêchés de travailler.

- 3 Mais, ce moralisme ne permet pas de résoudre le problème de l'indigence ce qui fait place à autre génération de penseurs, les utopistes. Ils s'emparent dans un élan d'optimisme du débat sur la pauvreté en se rangeant du côté de la philanthropie plutôt que de la charité. Ils proposent la construction de maisons d'industrie dont l'architecture spectaculaire donne aux *workhouses* des allures de « palais des pauvres ». L'objectif affiché est d'enfermer et de discipliner les indigents. Dans la maison d'industrie de Bulcamp la vie quotidienne, contrôlée par un gouverneur et une matrone, y est particulièrement réglementée. Pour les réformateurs John Howard et Jeremy Bentham, l'architecture des *workhouses* doit protéger les corps et les âmes permettant ainsi de mener une surveillance parfaite dans les établissements panoptiques. L'architecture ne parvenant pas toutefois à résoudre le problème de l'indigence, les essais des utopistes s'écroulent. Même la maison d'industrie de Shrewsbury, qui aurait pu laisser croire possible l'idée d'un contrôle exemplaire, s'effondre. La question revient alors de savoir s'il faut être pour ou contre les *workhouses*. Le coût élevé de fonctionnement de ces établissements inquiète les contribuables qui les financent à travers la taxe des pauvres. Pour certains, comme le révérend Joseph Townsend ou encore le pasteur Thomas Malthus, l'assistance donnée aux pauvres doit être limitée. Pour d'autres, tel le parlementaire Thomas Gilbert, l'assistance doit simplement être mieux adaptée. Les désaccords des uns et des autres font échouer le traitement libéral de la pauvreté.
- 4 Les utopistes, à l'image des moralistes, ne parvenant pas à résoudre le problème de l'indigence, les radicaux imposent une période plus répressive et appliquent une solution autrement punitive. Dans le *Nottinghamshire* l'assistance à domicile est ainsi supprimée. Les indigents sont contraints d'entrer dans la *workhouse*. Mais l'établissement est dissuasif et sert de repoussoir. A Manchester, des enfants fuient ainsi la « bastille des pauvres ». Toutefois, ces formes de résistances ne sont pas très étendues. On cultive, au mieux, un sentiment de détestation et de dégoût. Dans la *workhouse* de Chell, les bruits de clés et de portes impressionnent par exemple le petit Charles Shaw, forcé d'assister, à l'âge de 10 ans, aux châtiments corporels infligés par le maître d'école. L'important est alors de savoir survivre dans une *workhouse*. Les indigents et le travail y sont dévalorisés. Les visiteuses des pauvres y développent leurs talents d'organisatrices et instituent le métier d'infirmière. Les enfants y sont considérés comme des indigents les plus amendables. La preuve est peut-être dans le parcours du jeune Henry Morton Stanley, qui après avoir passé neuf ans à la *workhouse* de Saint-Asaph devient journaliste et explorateur de renom. L'isolement des indigents reste toutefois au cœur du système des *workhouses*, y compris en ce qui concerne les secours spirituels dispensés dans une moindre mesure aux pauvres. Avec l'arrivée des femmes philanthropes, l'assistance publique connaît une mutation.

Louisa Twining, de la famille des marchands de thé, œuvre en particulier pour les indigents non valides et l'évolution de l'assistance médicale.

- 5 Au tournant du XIXe et XXe siècle, plusieurs changements s'amorcent. Les *workhouses* brisent le lien avec leurs malades pauvres. La vieillesse indigente n'est plus tenue d'entrer dans les *workhouses*. Les enfants pauvres sont désormais placés dans des « écoles casernes », telle celle de Hanwell fréquentée par Charlie Chaplin dans la banlieue de Londres, pour y recevoir une éducation. Le bien-être des indigents est d'usage dans la *workhouse* de Poplar, où deux militants socialistes, George Lansbury et Will Crooks, après avoir constaté la dérive des agents salariés de l'établissement, appliquent une politique généreuse. Toute une littérature documentariste de Charles Dickens à George Gissing en passant par Jack London, mobilise l'opinion publique sur les causes de l'indigence. Parallèlement, l'opprobre est jeté sur les pauvres irrécupérables, le *residuum*. Pour le radical John Bright, il faut les exclure de la participation au vote. Ce *residuum* ne s'explique pas auprès des darwinistes sociaux et des socialistes. Pour éloigner les pauvres de Londres, William Booth crée la première colonie agricole et industrielle à Hadleigh. Le succès est relatif, mais d'autres établissements identiques sont construits notamment à Hollesley Bay. Les bénéficiaires d'un placement dans les colonies de travail devraient, selon le futur inspirateur du Welfare State, William Beveridge, être des inemployables ou des semi-employables. Les *workhouses* ne cessent de concentrer sur elles toutes les critiques. La commission parlementaire de 1905 divise ainsi ses membres entre les proches des milieux philanthropiques et les partisans de l'intervention de l'état. Le mot *workhouse* disparaît alors au profit de institution. Pendant la Grande Guerre, les *workhouses* sont évacuées et rebaptisées hôpitaux militaires. L'après-guerre ajoute à la confusion générale avec la création de trois nouveaux ministères, celui de la Santé, de l'Education et du Travail. Dans les années 20, les *workhouses* continuent de recevoir des indigents, mais n'administrent plus de sanctions. C'est la loi du 31 mars 1930 qui marque définitivement la fin des *workhouses*.
- 6 Jacques Carré opte dans cet ouvrage pour un plan chronologique et thématique. Le biais de sa lecture s'inscrit dans le temps long. Il classe le système des *workhouses* sous trois catégories qui ne sont pas pures, mais qui resituent dans un ensemble le fonctionnement de l'assistance publique. Cette attention spécifique peut toutefois obérer l'action de la bienfaisance privée. Evoquée à partir de la page 377, avec une mention sur la *Charity Organisation Society*, cette forme d'assistance est importante dans le paysage britannique. L'activité des femmes n'y est pas négligeable. Certes, elles se voient peu, que ce soit dans le public ou dans le privé. Cette conclusion est particulièrement patente si l'on considère uniquement l'assistance privée.
- 7 *La prison des pauvres* est néanmoins un très bon livre. Il présente une riche documentation en français sur les *workhouses*. L'ouvrage met à disposition des francophones un sujet étudié par les anglophones. En ce sens, Jacques Carré joue le rôle de passeur. Il offre aussi aux lecteurs la possibilité de consulter un lexique, des index des noms de personnes, de lieux, et une liste de sources qui sont très utiles et intéressants.